HAL
open science

Migrants techniciens à Bourbon, 1800-1850

Jean-François Géraud

To cite this version:

Jean-François Géraud. Migrants techniciens à Bourbon, 1800-1850. Revue historique de l'océan Indien, 2017, Migrations, migrants et exils Dans les pays de l'Indianocéanie XVIIe-XXe siècles, 14, pp.49-61. hal-03260642

HAL Id: hal-03260642

https://hal.univ-reunion.fr/hal-03260642v1

Submitted on 15 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Migrants techniciens à Bourbon, 1800-1850

Jean-François Géraud
Maître de Conférences en Histoire contemporaine
CRESOI – OIES
Université de La Réunion

Depuis le XVIIIe siècle, plus encore avec la Révolution industrielle, les nations en cours d'industrialisation ont la volonté de rendre plus efficace l'ensemble des activités humaines par des moyens techniques, matériels ou organisationnels, au moment où se met en place avec Beckmann, Fourcroy, Bigelow une réflexion sur une nouvelle science, la technologie[52]. Elle s'intéresse aux intentions fabricatrices et aux voies par lesquelles elles sont réalisées, et, dans une réflexion sur l'analogie, aux transferts techniques : la notion d'analogie, dès lors, se trouve être l'un des fondements de la migration… Les états à la périphérie de l'Europe, qui perçoivent son évolution comme une menace, tentent eux aussi de participer à cette modernisation[53].

Dans le domaine des sciences sociales, la modernisation fait référence à la transition d'une société « prémoderne » ou « traditionnelle » vers une société définie comme « moderne », selon une théorie qui expliquait dans les années 1950-1960 le « sous-développement » par l'incapacité des pays du Sud à mettre en œuvre des politiques de développement efficaces, du fait de leur « retard culturel » : les travaux de Rostow allaient en ce sens. Abandonnée au début des années 1970, la théorie a été remise au goût du jour (« post-modernisation », « néo-modernisation ») par des auteurs comme Jeffrey Alexander et Edward Tiryakian. La modernisation serait en particulier liée à l'industrialisation et à l'urbanisation, comme le soutient l'historienne américaine Diana Kendall[54]. La plupart des historiens ont lu ce phénomène à la lumière de la théorie diffusionniste produite par Adolf Bastian et Edward Tylor à la fin du XIXe siècle, reprise au XXe siècle par Grafton Elliott Smith et Franz Boas, selon laquelle la culture se développe et se transforme par le biais d'emprunts, de circulation et transferts de savoirs, de processus d'imitation ou d'acculturation. L'une des procédures les plus employées est l'appel à des migrants techniciens.

---

[52] Hélène Vérin, « La technologie : science autonome ou science intermédiaire ? », *Documents pour l'histoire des techniques* [En ligne], 14 | 2e semestre 2007, mis en ligne le 09 novembre 2010, consulté le 02 octobre 2016. URL : http://dht.revues.org/1210.

[53] Jean-Philippe Genêt, « La genèse de l'État moderne [Les enjeux d'un programme de recherche] », Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 118, juin 1997. Genèse de l'État moderne. pp. 3-18 ; doi : 10.3406/arss.1997.3219 http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1997_num_118_1_3219.

[54] Diana Kendall, *Sociology in Our Times: The essentials*. Boston: Cengage Learning, 2007, 684 p., p. 11

Pratiquée dès le Moyen-âge et généralisée à l'échelle de l'Europe et même au-delà à partir de la Renaissance, la mobilité des experts techniques devient un phénomène transcontinental à l'époque des Lumières, et s'amplifie par la suite. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, des milliers d'Andalous, de Turcs et de Juifs contribuent à la spectaculaire prospérité du royaume tunisien[55]. Au XIXe siècle, les sultans du Maroc sollicitent les monarques espagnols pour obtenir des spécialistes ou les recrutent directement : la colonie espagnole compte quelques centaines d'individus dans les années 1819-1844[56]. Lorsque Muhammad 'Alî est nommé au gouvernement de l'Égypte, en 1805, l'embauche de techniciens à l'extérieur des frontières s'accélère rapidement, nourrie aussi à la source par le départ de ceux qui, au lendemain du traité de Vienne, fuient l'Europe des restaurations monarchiques. Ces immigrés représentent en 1848 à Alexandrie près de 12 000 personnes, soit un peu plus de 11 % de la population totale[57].

L'idée de l'immédiateté des transferts, l'idée que le savoir-faire technique est transitif, coïncide avec l'idéologie du progrès – pensé comme nécessairement occidental – et son pendant, le paradigme du retard et/ou du rattrapage. Des missions étaient alors organisées à l'étranger, des experts, de la main-d'œuvre formée se déplaçaient pour transférer les savoirs pendant que l'équipement, voire des semi-produits, passaient. La modernité, « importée » au sens de Bertrand Badie[58], ou « greffée » selon Jean-François Bayart[59], vient donc toujours d'Europe. Ce schéma s'applique-t-il aux colonies, singulièrement à Bourbon ?

A priori, dans le cadre du mercantilisme, de l'exclusif puis du pacte colonial, les colonies françaises – la présence d'une main d'œuvre servile aurait dû stériliser, en « bonne doctrine », l'investissement technique – sont soumises à un programme d'exploitation. C'est d'abord pour cet objectif que des techniciens y sont envoyés. La Bourdonnais fait ainsi venir à l'Île de France des charpentiers spécialisés pour construire un premier moulin ; ces techniciens sont ensuite expédiés à Bourbon, à Saint-Paul puis Saint-Denis dans le même but. Dans son *Mémoire pour M. Dumont en mon absence* (1736), il écrit : « Commencés par la charpente. Vous avés Vallier qui est

---

[55] Abdelhamid Henia, « Le rôle des étrangers dans la dynamique sociopolitique de la Tunisie (XVIIe – XVIIIe siècle). Un problème d'historiographie », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 84 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 30 septembre 2016. URL : http://cdlm.revues.org/6471.

[56] Eloy Martín Corrales, « Les Espagnols au Maroc (1767-1860) : le défi de travailler avec l'autre », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 84 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 01 octobre 2016. URL : http://cdlm.revues.org/6451.

[57] Ghislaine Alleaume, « Les techniciens européens dans l'Égypte de Muhammad 'Alî (1805-1848) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 84 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 30 septembre 2016. URL : http://cdlm.revues.org/6439.

[58] Bertrand Badie, *Les deux États, pouvoir et société en Occident et en terre d'Islam*. Paris : Fayard, 1986 ; *L'État importé. Essai sur l'occidentalisation de l'ordre politique*. Paris : Fayard, 1992.

[59] Jean-François Bayart (dir.), *La greffe de l'État*. Paris : Karthala, 1996.

capable. Après que la charpente sera faite, vous ferés bâtir le moulin par La Violette, et le ferés aider par les Malabars ».

Mais à cet objectif d'exploitation s'ajoute, dès le premier tiers du XVIIIe siècle, un objectif de modernisation. Les nécessités d'une défense efficace l'exigent d'abord, comme le montre l'exemple de la poudrière de Saint-Paul[60], élevée en 1724 par le gouverneur Desforges-Boucher (**1**).

1 – Poudrière de Saint-Paul

Ce type de bâtiment, décrit en 1729 par Forest de Belidor[61], comprend un magasin à poudre semi-enterré reposant sur un massif de 2,4 m d'épaisseur, voûté en plein-cintre et recouvert d'argamaste (mortier d'origine indienne), un entourage formé de trois murs espacés de vides d'air servant de chambre de décompression, et deux portes, dont une blindée.

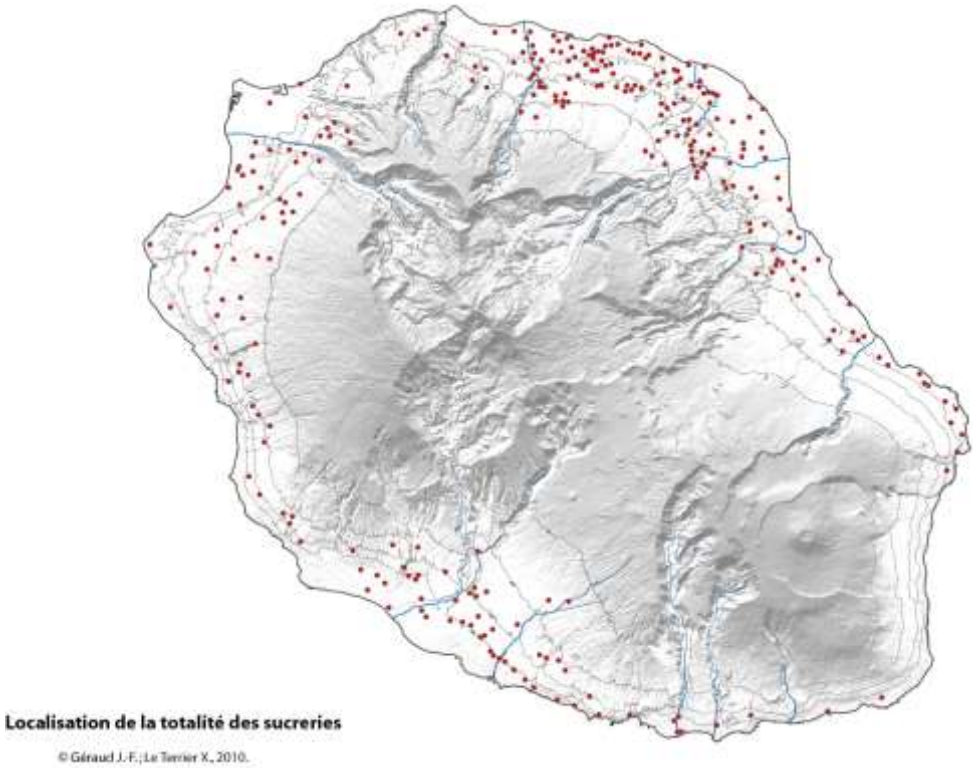
Au-delà de la défense, il ne faut pas oublier que, bien avant 1946 une partie des élites de l'île – dont les sucriers forment l'élément le plus actif et le plus représentatif – a été gagnée à l'idéologie de l'assimilation, liée indiscutablement au débat sur la république auquel depuis 1789 cette fraction a souscrit, par conviction ou héritages familiaux, mais plus encore sous l'effet des logiques de l'industrialisation, du capitalisme et du développement[62] articulées avec un désir politique de gérer leurs propres

[60] Inscrite au titre des monuments historiques depuis le 31 octobre 1994.

[61] 1698-1761 – *La science des ingénieurs dans la conduite des fortifications et d'architecture civile*. http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566066p.

[62] Jean-François Géraud, « Les sucriers et la République. Bourbon/La Réunion, 1830-1870 », dans *Un transfert culturel à La Réunion : l'idéal républicain*, textes réunis par Prosper Eve. Saint-André : Océan Editions, 2009.

affaires. Cette stratégie d'assimilation a pour corollaire obligé la modernisation. Dès lors, la « mise en sucre »[63] de l'île amplifie la mobilité de ces experts techniques (**2**).



2. La « mise en sucre » : la multiplication des sucreries à Bourbon

La modernisation liée à la mise en place d'une économie sucrière performante et concurrentielle s'impose jusque dans les réseaux de transport. On y transfère les modèles d'équipements les plus modernes. Ainsi avait-on projeté un pont de fer sur la Rivière Sainte Suzanne, commandé en 1821 par l'envoyé du gouverneur-baron Milius, Puissant, à l'ingénieur anglais sir Marc Isambard Brunel. Ce dernier, qui avait été jusqu'en 1799 ingénieur de la petite ville de New-York, était rentré en Angleterre à Sheffield, et, associé à son fils Isambard Kingdom Brunel, s'était fait une spécialité de la construction métallique, machines, navires, ponts : si les Français édifiaient des ponts de pierre, les Anglais maîtrisaient l'innovation des ponts métalliques. Le pont en question, construit à Sheffield en 1823 et essayé à

[63] Jean-François Géraud, *Des habitations-sucreries aux usines sucrières : la « mise en sucre » de l'île Bourbon. 1810-1848*, thèse d'histoire, dir. Cl. Wanquet, 2002, Université de La Réunion.

Milton Works, est envoyé par bateau en 1824. Mais les mesures avaient été mal prises et le pont ne convenait pas, si bien que ce fut la rivière du Mât qui en hérita.

La période voit dès lors l'affirmation des ingénieurs issus des trois filières d'excellence que sont l'Ecole des ponts et chaussées (1747), l'Ecole des mines (1783), et l'Ecole polytechnique (1794) ; ils sont les auteurs du transfert des savoirs spécifiques qu'ils adaptent en fonction des conditions naturelles, sociales et économiques de chaque région. Diomat, Gaudin, Naturel, Partiot, Schneider, Selhausen, Siau, Spinasse, la liste des ingénieurs qui passent à Bourbon de la fin du XVIIIe siècle au milieu du XIXe recense au moins une trentaine de noms. C'est le cas de Joachin François Denis Gaudin, né à Nantes[64] le 26 novembre 1778[65]. Il intègre l'Ecole Polytechnique en janvier 1798 (20e), l'Ecole des Ponts et Chaussées en septembre 1799. Il est nommé ingénieur de seconde classe en décembre 1803. L'année suivante, il est « Ingénieur chargé d'un service extraordinaire »[66], confirmé de 1805 à 1818 au service des travaux civils. A ce titre, il travaille au port de Rochefort, puis au canal du Blavet[67], puis dirige les constructions civiles et les travaux des routes de Pontivy. En 1818, nommé Ingénieur ordinaire du service des Ponts et Chaussées, il est mis à la disposition du ministère de la Marine pour le service des Colonies, et affecté à Pondichéry. Le 25 mai 1819, il quitte la France pour Bourbon où il décide de demeurer[68] jusqu'à la fin de sa carrière[69], en 1833. Retiré alors à Mare à Citrons (Salazie), il y meurt trois ans plus tard.

---

[64] Son père, Antoine Pierre Gaudin était capitaine de navire marchand ; sa mère était Perrine Jeanne Brunau de la Haugardière, http://biblio.polytechnique.fr, site consulté le 8 novembre 2006.

[65] Les renseignements que l'on va lire sont extraits d'une série de lettres conservées au CAOM que nous a très obligeamment communiquée Madame Martine Akhoun, Documentaliste du Patrimoine à la DAC oI. Qu'elle soit ici vivement remerciée.

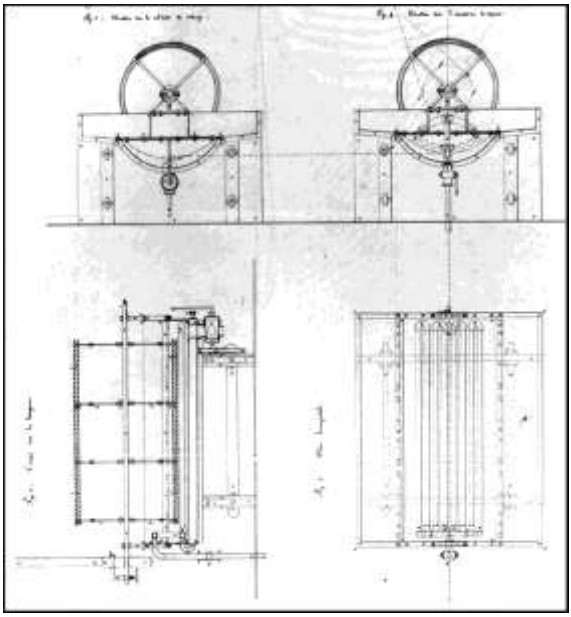
[66] Ces ingénieurs sont chargés de « travaux extraordinaires de navigation, de canaux, des ports maritimes de commerce, ouverture des routes, projets et travaux imprévus », selon le décret impérial du 7 Fructidor an XII, cf. perso.orange.fr/roger.leveque/service.htm, site consulté le 6 novembre 2006.

[67] Le premier projet de canalisation est prévu dès 1783. De 1811 à 1823, 60 km de son cours seront canalisés, entre Pontivy et Hennebont, sur décision de Napoléon Ier. L'objectif premier était de relier la ville de garnison de Pontivy au port de Lorient. Napoléonville est créée au sud de la vieille ville à l'initiative de Napoléon.

[68] Au bout de quelques mois, la santé chancelante de Gaudin lui fait demander son retour, comme en témoignent deux lettres de son frère (lui aussi polytechnicien), datées de 1820. Il est vrai que ce frère associe à la mauvaise santé de notre personnage les difficultés professionnelles (manque de main d'œuvre), les menaces sur la fortune (achat de noirs à talent), et l'absence d'une légitime promotion, qui est bientôt accordée.

[69] En tant qu'Ingénieur Colonial, puis Ingénieur en chef, Gaudin est associé à tous les grands chantiers et travaux de la colonie (plan du camp des Noirs du Roi, poudrière de Saint-Paul, église paroissiale de Saint-André, etc.) et réalise même une enquête à la demande du Ministère sur les débuts de l'industrie sucrière (*Mémoire sur les établissements de sucrerie de l'Isle de Bourbon, et principalement sur ceux de MM. Charles et Joseph Desbassayns*, ADR 5 J 20). Mais Gaudin est aussi entrepreneur. Son frère rappelle au ministre que, manquant d'ouvriers, il a dû acquérir personnellement des esclaves à talent pour mener à bien ses missions. En 1825, « Ingénieur en chef », il possède 24 esclaves (23 hommes, 1 femme ; 12 Malgaches, 10 Mozambiques, 1 Créole,

Sous forme de migration, mission, mise à disposition, leur déplacement relève des impératifs politiques et économiques des instances publiques et privées qui recourent à leurs compétences. En France et dans les colonies, ces ingénieurs peu nombreux ont plutôt à rationaliser la production qu'à innover. La rationalisation impose l'emploi systématique des chiffres et des calculs, pour démontrer et donner une rigueur scientifique à leurs propositions, et les transferts techniques confrontent les ingénieurs à la nécessité de traduire les opérations à des ouvriers qui ne pratiquent que des tâches manœuvrières, voire des esclaves : c'est le dessin qui s'impose pour la transmission et la transposition des savoirs et des savoir-faire[70]. Joseph-Marie de Gérando (1772-1842) dit du dessin qu'il est « un langage sensible qui parle aux yeux, qui … exprime plus que la parole ; c'est un moyen de communication entre celui qui conçoit … un ouvrage, et celui qui l'exécute »[71] (**3**).



3. Rotateur. Dessin de Wetzell

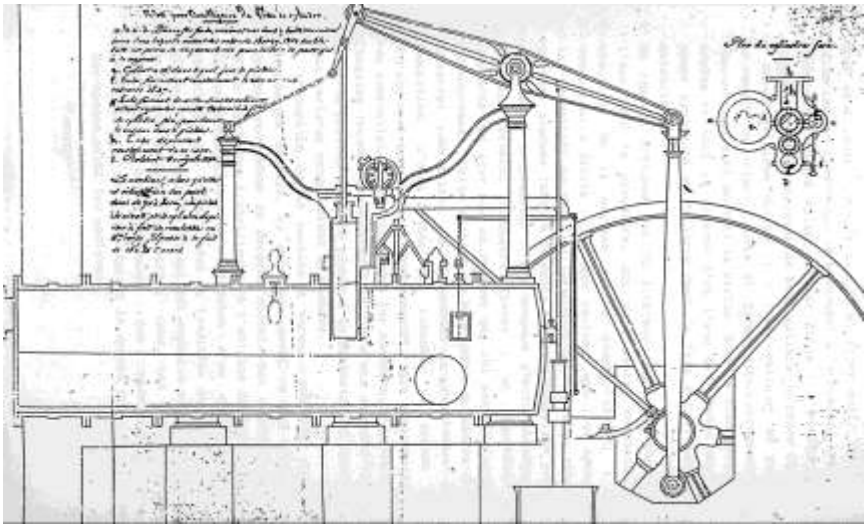
1 Indien) ainsi qu'un « emplacement » – une maison – à Saint-Denis, acheté en 1822 à de Langlard (ADR série 6 M). Enfin, au moment de sa mort, « Monsieur Gaudin était adjudicataire pour la construction de trois machines à draguer, destinées au port de Saint-Gilles (marché 1835) », ADR 16 K 19.

[70] Philippe Braunstein, « Savoir et savoir-faire : les transferts techniques », *L'innovation technique au Moyen Âge*. Actes du VIe Congrès international d'Archéologie Médiévale (1-5 octobre 1996, Dijon-Mont Beuvray-Chenôve-Le Creusot-Montbard) Caen : Société d'Archéologie Médiévale, 1998. p. 303-311 ; http://www.persee.fr/doc/acsam_0000-0000_1998_act_6_1_1168.

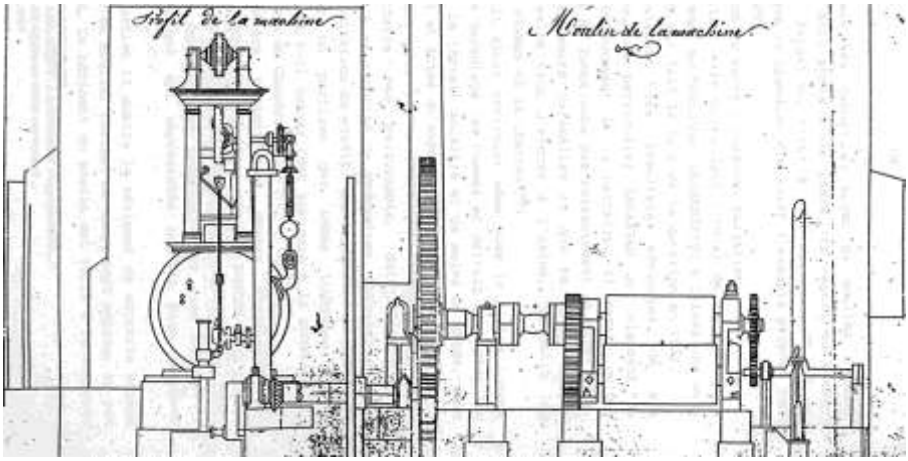
[71] Joseph Marie de Gérando, *De l'éducation des sourds muets de naissance*. Paris : Méquignon père éd., 1827

L'arrivée dans l'île en 1830 de l'ingénieur Wetzell est l'une des plus significatives[72], même si elle n'a rien d'original : aux Antilles, les ingénieurs Dupuy et Plagne ont séjourné ; Plagne, Dubrunfaut devaient venir à Bourbon. A l'origine de cette venue, on trouve la volonté du ministère d'optimiser la production de sucre bourbonnais, mais aussi le désir des sucriers de moderniser et rentabiliser leurs équipements et leurs pratiques. Wetzell est d'abord missionné pour opérer à Bourbon le transfert de la technologie « betteravière » à la canne à sucre, ce qui resserrera de surcroît le lien de dépendance avec la France : modernisation et assimilation vont de pair. Mais dès 1831, au lieu d'aligner la sucrerie de Bourbon sur l'industrie betteravière, l'ingénieur choisit de s'appuyer sur les ressources locales et de les optimiser. Ses choix instaurent une industrialisation favorable aux moyens sucriers, qui recouvre un sens politique : alors qu'en France, les ingénieurs, traditionnellement, mènent une action de renforcement de l'Etat et de la classe dirigeante, à Bourbon, Wetzell choisit le soutien d'un groupe intermédiaire contre le renforcement de l'Etat.

Aux ingénieurs s'ajoutent des techniciens : la mise en sucre exige des machines ; importées d'Angleterre, leur maintenance est l'un des problèmes majeurs de la gestion des usines : l'absence d'atelier de réparation, la dépendance à l'égard d'un outillage importé, l'omniprésence de la poussière et de l'humidité multiplient les pannes (**4, 5**).



[72] Jean-François Géraud, « Joseph Martial Wetzell (1793-1857) : une révolution sucrière oubliée à La Réunion », *Revue Historique des Mascareignes*, n° 1, juin 1998, AHIOI, 269 p., p. 113-156.

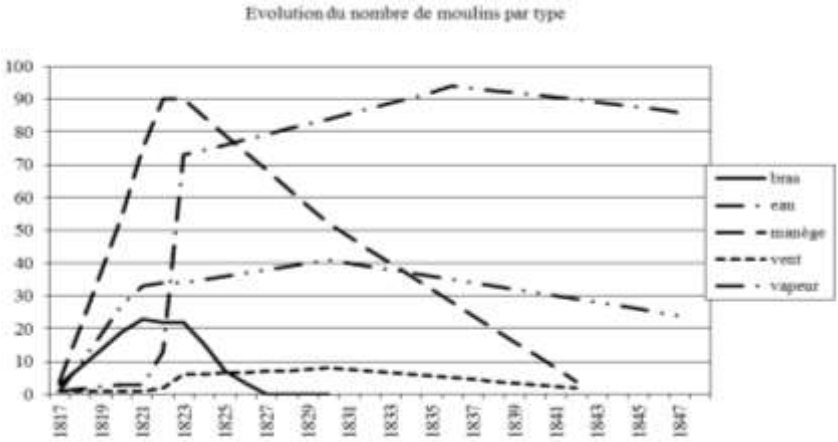


4-5. Machine à vapeur et moulin métallique Fawcett, 1817 (Le Chaudron)

Les premiers mécaniciens sont anglais : Joseph Desbassayns, lorsqu'il installe sa machine à vapeur en 1817, fait venir le mécanicien Geary[73]. Il n'est pas sûr qu'à l'origine les firmes aient envoyé d'elles-mêmes des mécaniciens, mais un certain nombre de mécaniciens, informés des débouchés, viennent dans l'île : Williams – en état d'ébriété continuelle, il a coûté fort cher à la Colonie, sans fournir beaucoup de travail – William Calvert, né dans le Yorkshire en 1806, arrivé en 1829, Carlisle, créancier d'Adrien Bellier à Bois Rouge (1831), Fawler, chez les Sicre à Sainte-Marie, etc. ; tous travaillent pour des sucriers. Certains d'entre eux s'établissent dans l'île, comme Calvert qui épouse une fille du sucrier Lamotte.

Du côté français, outre Jean Martin replié de Saint-Domingue et consultant de Charles Desbassayns, on peut citer quelques techniciens au fait de la mise en sucre, tel Leblanc. En juillet 1822, envoyé par le ministère, il a mission d'installer les machines à vapeur – plus d'une centaine a été importée en moins de deux ans (**6**) – et les instruments modèles que le ministère fait réaliser pour Bourbon, répandre des dessins et programmes, pour un traitement annuel de 4000 F.

[73] Si l'on relève que l'immigration s'élargit à l'Angleterre, on soulignera qu'il y a là une sorte de tradition. Malgré les conflits, environ 80 000 techniciens anglais déjà formés s'installent en France et lui permettent de lancer son industrie métallurgique et de construire ses premiers chemins de fer.



6. Le « boom » de la machine à vapeur à Bourbon

Le cas de Leblanc tourne autour des transferts techniques. Le gouverneur qui a omis de budgétiser son traitement apprend qu'il est venu à ses frais, et « trouve ses intérêts particuliers satisfaits par la pratique de ses connaissances au profit particulier des habitants qui ont des usines ». La forte demande exige alors un autre technicien et le Conseil privé, où la voix des sucriers est influente, demande au ministère l'allocation d'un second mécanicien[74], aux frais du ministère. Celui-ci suggère que le gouvernement local fasse l'avance de « l'acquisition de plusieurs moulins tirés de France » et les mette à la disposition des habitants qui les achèteraient. La colonie refuse, Leblanc rentre en France. En 1837 il propose à Desbassayns de revenir : il a étudié les nouvelles méthodes employées dans le sucre de betterave, et propose de les appliquer à Bourbon ; lui-même est inventeur de deux appareils pour purger les sucres des colonies au fur et à mesure de leur fabrication. Ses offres d'emploi restent sans réponse.

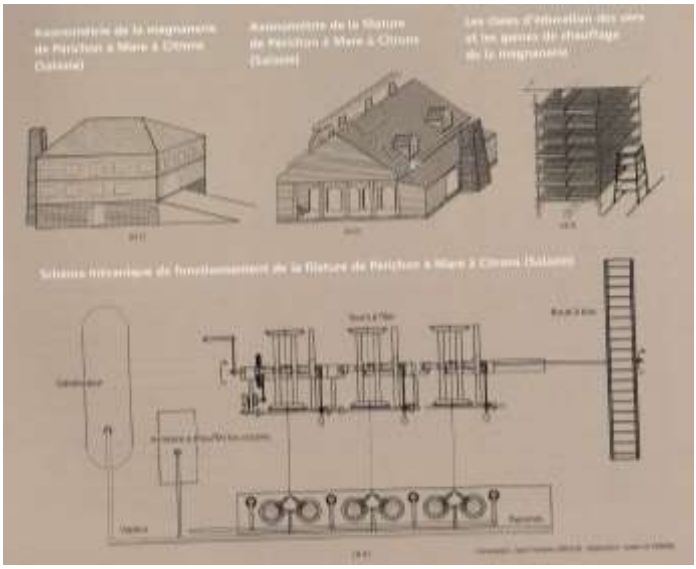
D'autres mécaniciens font le voyage de Bourbon, comme André Bellouguet, né à Maurice, installé à Saint-Paul en 1836, ou François Athénas, né en 1818 à Vezay, débarqué en 1840, dont le mariage avec une demoiselle Gimart montre la réussite sociale, d'autres sans doute. Réservons une mention spéciale pour les mécaniciens Valory et Franchet : ils sont envoyés en 1838 par la firme Derosne & Cail pour installer les machines nouvelles acquises par le sucrier Auguste Vincent. L'enjeu que représente le marché de Bourbon, largement aux mains des Anglais, pousse la firme française à consentir cet effort. Valory reste plusieurs années, collaborant, à l'occasion, avec Wetzell, gagnant quelques marchés. On ne sait s'il y eut comme en

[74] Séance du 6 février 1827 : Charles Desbassayns demande « que l'allocation faite pour le traitement d'un mécanicien soit maintenue… afin d'attirer ici un homme que l'accroissement des sucreries, des moulins et machines à vapeur rendra fort nécessaire. On a été longtemps obligé d'employer des mécaniciens anglais : il serait bon de pouvoir se passer d'eux ».

France des heurts entre Français et Anglais, non pour des raisons de rivalités nationales, mais du fait de leur position respective dans la production.

D'une manière générale, la mise en place du capitalisme dope des initiatives que le contexte mercantiliste avait initiées. Déjà en 1750, pour jeter les fondements de la sériciculture, la Compagnie fait « passer plusieurs ouvriers tant pour la culture des mûriers que pour le tirage de la soye », en l'occurrence les veuves Darnal, Bernard et leurs filles. La mise en sucre, en dopant l'industrialisation de Bourbon, favorise le renouveau de tentatives séricicoles. L'élevage du ver à soie et la filature des cocons génèrent des procédures comparables à celles de l'industrie sucrière : on joue la carte du transfert technique sous l'impulsion de l'Etat, de la Colonie, des privés. En 1839, à Saint-Denis, Boyer équipe sa magnanerie du Brûlé d'un tour à la provençale actionné par une fileuse formée par un soldat originaire du Sud-Est de la France, qui a d'ailleurs fait une démonstration de filage devant les autorités ; Laffitte achève une magnanerie d'après le modèle de Camille Beauvais, fondateur des Bergeries royales[75]. Il l'équipe en 1840 de deux tours Geffrey ramenés par Barbaroux avec lequel il s'associe, fait venir une famille de soyeux de Nîmes, parvient à filer 12 kilos de soie. Mais un « coup de vent » (cyclone) renverse l'édifice.

Périchon de son côté fait édifier à Hell Bourg une magnanerie salubre selon les plans de Darcet, et une filature équipée de huit tours modernes Geffrey à dévider la soie (**7**).



7. Infrastructures séricicoles de pointe. Salazie, 1839. Axonométrie

[75] Jean-François Géraud, « Le mirage de monsieur Périchon, la soie à Salazie », catalogue de l'exposition *Le temps d'un espace, l'espace d'un temps*. Editions Ecomusée de Salazie, 1999.

Il engage comme directrice Mlle Boieldieu, première fileuse chez Henri Bourdon – polytechnicien disciple de Camille Beauvais[76] – une élève de Mlle Ferrier, directrice de la magnanerie et de la filature. Le ministère paye les frais de passage. « Mlle Boieldieu, écrivent les *Annales séricicoles*, a formé toutes les ouvrières, blanches et négresses de M. Périchon » : les transferts concernent, notons-le, les jeunes filles libres dont Périchon aurait voulu faire sa main-d'œuvre exclusive, mais aussi les esclaves, qui sont donc jugé(e)s aptes à s'approprier les techniques enseignés[77]. Cette stratégie montre toutefois ses limites : en 1843, la commission du Conseil colonial fait filer devant elle 12 kilos de cocons. Cela prend sept heures, car peu exercées, les quinze fileuses ont produit 1,520 k de soie, alors qu'on en attendait 2 k : visiblement, les objectifs n'ont pas été appropriés à la main d'œuvre locale. Leur remplacement par des filateurs recrutés en Chine ne donne rien, car ces travailleurs n'acceptent pas non plus les exigences de Périchon désormais fixées par la logique capitaliste.

L'exemple de la soie est intéressant à un autre titre. Comme certains entrepreneurs prennent acte de la difficulté d'enter une activité à visée industrielle à un contexte qui lui est étranger, Samuel Perrottet, botaniste du gouvernement à Pondichéry de passage à Bourbon en 1839 – et qui prédit le succès d'une production de soie dans l'île – propose d'hybrider la méthode française avec « les procédés les plus économiques et les plus avantageux pour l'éducation (…) des vers à soie » qu'il a étudiés à Bombay et Poonah[78]. Il fait construire un métier selon le modèle indien, auquel il applique la roue à rochet et la chaîne de Vaucanson, depuis longtemps abandonnée en France. La même année, le gouvernement colonial engage quatre Indiens filateurs, Lagin, Soubany, Hall, Check Radjap, qu'il loue à des manufacturiers locaux à demi-tarif : Robin, Dejean de la Batie, Carré, Mlle Lasnier. Dans ce cas, le transfert technique ne privilégie plus la technologie de pointe, mais tente de mettre en place des équipements qui approprient des techniques orientales à un environnement colonial. Le contexte bourbonnais se révèle incapable d'absorber par simple monstration les avancées occidentales, on opère une démarche qui tourne le dos à la modernisation. Comme pour l'industrie sucrière au même moment, se pose à Bourbon à propos de la soie la question de la technologie. Doit-on s'inspirer d'une technologie régionale et pluriséculaire, celle de l'Inde, comme le préconise Perrottet ? Ou doit-on opter pour un transfert de technologie industrielle de pointe de la France vers sa colonie ? Barbaroux soutient cet avis, et affirme qu'il faut filer selon les meilleures méthodes en usage en France, et avec les métiers les plus perfectionnés : « Là où comme à Bourbon, des hommes éminemment intelligents commencent une chose connue, il est aisé de ne faire que des

[76] Directeur des Bergeries de Sénart aux portes de Paris, qui comptent un institut séricicole que Beauvais a développé.

[77] Jean-François Géraud, « Enseigner aux esclaves : scholies », *Revue Historique de l'Océan Indien* n° 9, AHIOI 2012, p. 266-273.

[78] Auj. Pune, dans l'état du Maharastra. *Comptes-rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, « Rapports… », p. 186-196, t. 11, juil.-déc. 1840. Paris : Bachelier Imp., 1840.

applications déjà expérimentées ailleurs et de ne mettre en usage que les procédés les plus perfectionnés ».

Même si l'on constate que ces migrants n'ont fait l'expérience d'aucun « collectif » à Bourbon[79], et qu'il n'y a pas eu non plus de « creuset » bourbonnais où ces hommes nouveaux auraient pu se fondre, générant une dynamique ou des formes de croissance spécifiques, et si l'on relève l'absence d'une dense sociabilité savante à Bourbon – ce qui freine les transferts techniques – on note que le sucre contribue à densifier cette sociabilité : le rôle de Wetzell a ici été essentiel.

On regrettera cependant que ces mobilités professionnelles dans le cadre de la « modernisation » du monde colonial selon une représentation qui fait de l'imitation de l'Europe le principal vecteur d'une modernité réduite à l'emprunt technologique, n'aient pas encore été examinées sous l'angle du travail et des relations de travail. On peut en effet se demander dans ans quelle mesure ces techniciens ont pu, selon l'expression de Mathieu Grenet, « vivre chez l'autre, travailler sans lui »[80] ? Car on manque d'études sur des parcours d'acteurs, sur la langue, sur les supports textuels et iconographiques de transmission et leur réception. Il est besoin d'une démarche qui repense le rôle des migrants techniciens et prenne en compte celui des éléments locaux dans cette dynamique, mettant en lumière le rôle des esclaves, engagés, libres et affranchis, dans leur diversité politique et culturelle et dans leurs stratégies différentes. Y a-t-il eu transmission, ou freins, échecs, savoirs perdus, et qu'en est-il des savoirs d'action[81], dans l'espace de réception de Bourbon, dominé, et non construit par la formation ?

Cela remet en cause le modèle diffusionniste de l'immédiateté des transferts, au profit d'une approche attentive à leur complexité, aux synergies de moyens. Les techniques ne circulent pas sans être interprétées, adaptées car les récepteurs, patrons, mais également ouvriers, asservis et/ou dépendants, ont certaines représentations sociales et cognitives du savoir technique. La mobilité des savoirs impliquée par celle des hommes se fait sans doute ici dans le cadre du bricolage, selon la définition donnée par Lévi-Strauss : le jeu avec « un ensemble à chaque instant fini d'outils et de

[79] Liliane Pérez « Préface », *Documents pour l'histoire des techniques*, Nouvelle série, 17 | 2009, « L'invention technique et les figures de l'inventeur (XVIIIe-XXe siècles) ».

[80] Mathieu Grenet, « Vivre chez l'autre, travailler sans lui ? Les *capotteri* grecs de Venise, 1764-1804 », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 84 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 30 septembre 2016. URL : http://cdlm.revues.org/6400. La question se pose aussi à propos des techniciens migrants de France – voire de Bourbon – à Madagascar.

[81] « Aux côtés des savoirs analytiques, existent des savoirs d'action, fondés sur l'aptitude au projet et sur l'abstraction à partir du réel, par les facultés d'analogie et de synthèse », Liliane Pérez, « Savoirs techniques, et migrations : l'histoire face aux mythes », *Documents pour l'histoire des techniques* [En ligne], 15 | 1er semestre 2008, mis en ligne le 21 octobre 2010, consulté le 30 septembre 2016. URL : http://dht.revues.org/928.

matériaux »[82]. Ce bricolage au quotidien a-t-il laissé des traces qui éclairent sur la transmission d'un savoir-faire ou d'un savoir-être, élément essentiel dans la construction des identités, celle du politique local, et du partage des utopies du progrès en terre ultramarine ?

Les questionnements sur la circulation des savoirs, leur rôle dans la construction des identités et la diffusion – comme le partage – des idéologies de progrès, ont enfin aussi le mérite d'inclure Bourbon – dont on a voulu nier longtemps l'historicité, la considérant comme une version « euphémisée » des Antilles – dans une histoire globale, connectée[83].

[82] Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, ch. I, La science du concret, p. 26 sq. Paris : Plon, 1962.

[83] Liliane Hilaire-Pérez « Introduction. Savoirs et mobilités à l'échelle du monde : un paradigme au prisme de la recherche collective », Actes du colloque « Mobilités et circulation des savoirs », Identités Cultures Territoires (ICT), Université Paris 7 Diderot, 2011.